

**BITTER TIME, AUSTERE TIME, TIME OF THE VERSE IN YVAIN OR THE KNIGHT
IN CHRETIEN'S LION OF TROYES**

Diana Gradu, Assoc. Prof., PhD, "Al. Ioan Cuza" University of Iași

Abstract: When Laudine de Landuc, impatient to see Yvain, utters: "If only night would turn to daytime", it is, unquestionably, a matter of subjective measurement of time (in love), the same in the XIIth as well as in the XXIst century. On a corpus made of the fourth novel of Christian of Troyes, the study offers an analysis of the temporal reference in the text, from the perspective of the general view on the matter of time, belonging both to the poet from Champagne and to his age. The time, marked by the bitterness of the absence of the beloved, by the demons of madness, the eagerness of the combat and the austerity of the Lents, echoes in the time of poetry. The latter, in its turn, is also a milestone of both the history and the myth. Therefore, the absence of poetry in the Middle Ages proves as unconceivable as the absence of the myth itself.

Keywords: time, temporal reference, poetry, subjectivity.

« On ne trouve au temps une longueur que lorsqu'on le trouve trop long. » (Gaston Bachelard)

Le vieillard massif et musclé, au regard farouche, qui dévore un être à corps d'enfant et à tête d'adulte, c'est le Saturne de Rubens. Une représentation mémorable pour la postérité du peintre flamand du XVIIe siècle. Beaucoup plus dramatique me semble être la peinture de Goya où le désespoir du regard de Saturne va de pair avec son corps décharné et avec le dessin de l'enfant, qui, vu de dos, ressemble à une marionnette sans tête et sans vie. *Les montres molles* de Dali ne réduisent point l'insoutenable sentiment du temps. Sauf que l'image de Dali est moins violente et plus esthétique. Nous sommes loin d'un manuscrit du XVIe siècle – premier quart – qui, intitulé *Triomphe du temps*, nous montre toujours un vieillard, mais cette fois-ci, vêtu, ailé et bonhomme¹.

Rien de plus vrai et de plus douloureux que cette légende du temps, *edax rerum* – mais encore pire – *edax hominem*. Saturne (variante grecque, Chronos) dévore ses progénitures, afin d'éviter sa propre suppression. Une pierre cachée sous le linge de bébé fait l'affaire, car, de cette manière Zeus (le cadet) est sauvé et pourra déterminer son père à régurgiter ses frères. Enfants du temps, ce Chronos sans pitié, nous attendons vainement et désespérément quelqu'un venir nous sauver de ses dents.

Lorsque Laudine de Landuc dit – en attendant Yvain – « *Li jour sont lonc. Mes dites li / Que demain au soir resoit ci ! [...] Fera de .ii. journées une. [...] Si reface de la nuit jour* »² il s'agit, certes, d'un temps intime, cordial, dans le sens étymologique du terme. Impatience, curiosité, caprice féminin ? Vu les circonstances, oui, pourquoi pas ? Laudine refuse d'abord de rencontrer Yvain, et après un deuxième entretien avec Lunette – plus qu'une servante, moins qu'une amie / confidente – elle accepte de le voir et même fait preuve d'une certaine ardeur. Le temps de la protagoniste du roman de Chrétien est un temps typiquement féminin,

¹ <http://mandragore.bnf.fr/jsp/classementThema.jsp>, consulté le 10 mai 2010.

² Chrétien de Troyes, *Romans*, Paris, Librairie Générale Française, 1994, p. 770, vers 1833-1841.

qui ressemble au rythme de son pouls : court et rapide. Il n'a rien à voir avec le grand temps des combats, de son futur mari, le temps masculin par excellence. Et pourtant, il s'intègre dans ce dernier et détermine, d'une certaine manière, son tempo. Les choses se compliquent et deviennent vraiment intéressantes lorsque le temps féminin de Laudine – temps de l'amour et du sentiment – se glisse dans le temps fort d'Yvain, en ignorant les autres dimensions chronologiques intrinsèques.

C'est sur ce temps particulier que j'arrête mon regard : le temps ambigu et complexe de la vie intérieure, avec ses deux dimensions – masculine et féminine – et sur son image versifiée (temps du vers). Certes, je ne peux ignorer le temps des combats / tournois, le temps des fêtes, le temps royal, le temps chrétien, le temps mythologique. Les études déjà publiées, remarquables par leur étendue et par leur profondeur, interdisent une deuxième approche récurrente.³ Philippe Walter propose dans *Canicule. Essai de mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*⁴ des interprétations pertinentes, qui sont parfois exhaustives.

Le début du roman est une agglomération de repères temporels plus ou moins clairs. Chrétien, en *laudator temporis acti*, loue les vertus des chevaliers d'autrefois, « *desiple riches et boens* » de l'Amour. Aujourd'hui, il n'est que thème de fable et de conte. Un conte à vertus soporifiques, car le roi Arthur, après le repas, « *s'oublia et endormi* », sujet aussi de l'anxiété post prandiale. Celle censée rétablir le prestige du temps royal est la reine Guenièvre qui se glisse auprès des chevaliers et écoute leurs histoires. Le temps de la Pentecôte (premier repère du roman), grande fête chrétienne, est sauvé, l'état de veille, voire vigilance, en étant une condition *sine qua non* du bon chrétien⁵.

Le temps de Calogrenant, temps du vaincu, n'a rien d'extraordinaire, le chevalier raconte la succession des faits (exploits ?) sans échos intérieurs. Il parle de ses aventures comme s'il avait été quelqu'un d'autre, en éprouvant un détachement digne d'un chirurgien. Pas de lamentations, de regrets ou de remords. Une sorte d'enregistrement cinématographique *avant la lettre* qui convainc l'auditoire, surtout Yvain, décidé de refaire le parcours héroïque. Le temps de Calogrenant est un temps masculin sans être un temps fort. Pourtant, le chevalier exprime d'une manière particulière le regret et la honte d'avoir été vaincu par le maître de la fontaine merveilleuse : il passe sous silence ses mésaventures pendant six ans. L'auteur n'explique pas le motif de la remémoration. La réaction du cousin germain de Calogrenant – le futur Chevalier au Lion – trop rapide et trop impétueuse, suscite l'ironie de Keu, chevalier sans exploits. Son territoire est celui de la parole, faible consolation dans un monde où les faits d'armes seuls font la gloire du mâle. Le temps de Keu est celui de l'ironie, de la malice, de la raillerie⁶. La reine Guenièvre intervient dans le discours du sénéchal moqueur et son illustre et endormi de mari rétablit l'ordre en promettant qu'il ira voir la fontaine merveilleuse avant la fin de la *quinzaine*.

³ Jacques Le Goff, *Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand*, in *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 46-65 ; Philippe Walter, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Éditions Imago, 2003 ; Philippe Walter, *La mémoire du temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris-Genève, Champion – Slatkine, 1989.

⁴ Livre publié à Paris, chez Sedes, en 1988.

⁵ « Et qui mout grant parole en firent / Pour che qu'è onques mais ne virent / A si grant feste en chambre entrer / Pour dormir ne pour reposer. » (Chrétien de Troyes, éd. citée, p. 712, vers 45-47).

⁶ « Sont vostre penel enbouré / Et vos chausses de fer froyés / Et vos banieres desployés ? / Or tost, pour Dieu, mesure Yvains, / Mouvrés vous anuit ou demain ? / Faites le nous savoir, biaux sire, / Quant vous irés a chest martire » (*idem et ibidem*, p. 731, vers 596-601).

Un temps trop long pour Yvain, qui n'attend plus la veille de la fête de Saint Jean Baptiste pour combattre. Son temps long – le temps de l'oubli – n'est pas encore arrivé. La rencontre avec le défenseur de la fontaine est longue et concentrée, « *mais tous jours ad chevax se tinrent, / Que nule fois a pié ne vinrent* », preuve de résistance et de vaillance. Vaillance à moitié inefficace, car Yvain est prisonnier. Le régime spécial, mis à sa disposition par Lunette, l'éternelle servante *adroite*, ombre sage et raisonnée de sa maîtresse, comprend le répit d'un repas savoureux⁷ et le don d'un anneau magique qui rend invisible son possesseur.

Le temps magique fait couler ou arrête l'autre temps, linéaire et quantifiable. Dans le cas d'Yvain il s'agit d'un temps de la contemplation, impossible à accomplir sans l'intervention de l'élément merveilleux. Il est difficile de croire que l'homme médiéval perçoit le temps de l'amour comme une période de grâce, d'extase, d'oubli de soi, sans l'apport *sine qua non* du miracle. C'est pourquoi l'intervalle dans lequel Yvain contemple Laudine, derrière une fenêtre, à l'abri de l'invisible, est dépourvu de marques temporelles du discours. On sait seulement que « *Mesire Yvains est encor / A le fenestre ou il l'esgarde* ». Le temps de la cristallisation de l'amour, le plus subjectif de tous, le fait passer la journée, prisonnier, sans vouloir en être libéré, car tout lui est devenu indifférent⁸.

Dans l'intervalle, Lunette et Laudine négocient un avenir partagé avec un chevalier. Démarche nécessaire, car le roi Arthur va arriver dans une semaine à la fontaine et les deux femmes restées sans protection ont besoin d'un nouveau défenseur et d'un nouveau maître. Si le côté sensible de Laudine semble être fermé à jamais – car la mort de son chevalier l'a plongée dans le désespoir – Lunette, rusée, essaie d'argumenter d'une façon pratique. Le changement d'avis fait partie du comportement typiquement féminin et Laudine de Landuc n'en fait pas exception. Son temps intérieur est mouvementé, bouleversé, inquiet, méfiant. On ne sait pas exactement si elle désire un nouveau mari, car la rapidité de l'évolution (?) de son attitude exclut la possibilité d'éclaircissement. Du refus à la hâte de l'avoir comme mari n'est que l'espace / temps d'une discussion.⁹

Les préparatifs de la rencontre, si attendue par Yvain, privilégient le chevalier, même si, théoriquement parlant, c'est la femme qui s'en préoccupe davantage. Lunette « *Si le fat chascun jour bangnier, / Et laver, et aplennier ; / Et avec ci li apareille / Robe d'escallaste vermeille* ». Les détails de la tenue de cérémonie feraient la gloire de toute dame noble¹⁰. Je pourrais spéculer et dire que tout ce manège n'est fait que pour rendre Yvain moins coupable de la mort du défenseur de la fontaine. Démarche expiatoire, préventive et inutile, car Laudine est impatiente de voir Yvain, de surcroît en cachette, loin de ses proches et de ses serviteurs ! Seule admise, Lunette. Le dialogue qui s'ensuit est un jeu entre réticences et tendresses. Yvain s'adresse à Laudine par « *Dame* » (vers 1982, 1988, 2001, 2019, 2021, 2024) tandis qu'elle, plus tendre qu'on s'y attendait, par « *biaus dous amis* » (vers 2020). Il y a un temps pour aimer et un temps pour témoigner qu'on aime. Les deux sont courts dans le roman de

⁷ « Le damoisele cort isnel / En la cambre et revient mout tost, / S'aporta .i. capon en rost, / Et un gastel et une nape, / Et vin qui fu de boine crape, / Plain pot, d'un blanc hanap couvert » (*idem et ibidem*, p. 745, vers 1046-1051).

⁸ « Ne li caut s'on les ferme ou œuvre » (*idem et ibidem*, p. 760, vers 1526).

⁹ « Mes dites li / Que demain au soir resoit ci ! » (*idem et ibidem*, p. 770, vers 1833-1834).

¹⁰ Voir les vers 1890-1895.

Chrétien. Les noces sont rapides et riches¹¹. Le silence sur les motifs de cette hâte est typique pour l'auteur médiéval. L'arrivée du roi Arthur, le lendemain des fêtes de noces pourrait la justifier. Yvain doit se présenter devant son roi avec un autre statut, de maître du château et de la femme.

Obtenir la main de la belle n'exclut pas le devoir de chevalier, mais l'accompagne et le complète. Yvain paraît oublier ce fait en prolongeant d'une façon incongrue le temps de l'amour, péché dont souffrait Erec aussi, un autre chevalier vaillant du roman médiéval. L'exercice (équilibré) entre les deux temps fait avancer l'intrigue du roman et répond merveilleusement aux attentes d'un public avide d'aventures romanesques.

La comptabilité amoureuse de Laudine de Landuc est surprenante pour un (post)moderne du XXI^e siècle. Elle laisse partir son mari bien-aimé, mais le conditionne avec une exactitude digne d'une cause meilleure. Ce cadrage du sentiment ne correspond pas, apparemment, au rythme d'Yvain, qui oublie avec inconscience le délai imposé par sa femme. Il ne réussit pas à revenir après une année (plus précisément, huit jours après la Saint-Jean). Et ce n'est pas parce qu'il n'aime pas Laudine ou qu'il est un homme sans honneur, incapable de respecter la parole donnée. Tout simplement, le temps fort des exploits chevaleresques est plus envahissant que l'autre temps, celui de l'amour partagé. Le déséquilibre entre les deux entraîne la disharmonie de l'être du chevalier coupable. Chrétien de Troyes choisit de renoncer totalement aux repères temporels. Yvain sort du temps, soit-il fort ou faible, car il entre dans une période où toute indication est inutile : le temps de la folie. Yvain perd ses esprits, finit par devenir un sauvage, renonçant petit à petit aux attributs essentiels de l'humain : nourriture cuite, vêtements et langage. Est-il, ce temps sans repères, un temps mort ? Ou bien un temps du réveil ? Je pourrais dire qu'il s'agit d'une sorte de maturation nécessaire et la variante trouvée par l'auteur est politiquement correcte. Certes, l'intervention de la magie est indispensable, mais après un autre type de don. Le plus important, en fin de compte : le don chrétien. Grâce à un ermite, Yvain retrouve une partie de ses capacités. Il commence à manger de la venaison cuite et du pain.

Et puis, tout d'un coup, comme si le fait d'ingurgiter du pain cuit (d'orge, mais du pain quand même) était expiatoire, « *un jor* », la Dame de Noroison et ses demoiselles ont trouvé Yvain endormi au milieu de la forêt. Grâce à l'onguent donné par la fée Morgane, Yvain revient à lui, se rend compte de l'état où il est, se vêt et est hébergé dans le château de ses bienfaitrices. Après un séjour *sine die* mais plein de bontés de la part des demoiselles, « *un mardi* », il combat contre le comte Alier, un ennemi arrivé à temps pour qu'il (le héros) puisse justifier son statut récupéré. On est encore dans le roman médiéval.

De chevalier vaillant, il devient chevalier errant, car après une *quinzaine* – temps établi pour que tout événement soit prêt à se produire – Yvain arrive près de la fontaine merveilleuse, chez soi. La technique du ralenti est astucieusement mise au point par Chrétien. Même près de la fontaine, Yvain doit encore prouver ses capacités et ses disponibilités de vrai chevalier. Lunette est prisonnière et dans un délai de quarante jours elle doit trouver un chevalier dispos à combattre contre ceux qui la tiennent enfermée. Toute une série d'aventures attarde l'arrivée d'Yvain chez sa dame. On dirait qu'il mérite son sort et qu'il a

¹¹ « **Ce jours maïsmes, sanz delay,** / L'espousa et firent les noces, [...] Molt y ot gent joie et molt richesse » (*idem et ibidem*, p. 781, vers 2156-2157 ; 2161).

beau se presser maintenant, une fois le délai passé. Mais un chevalier preux et courtois n'abdique jamais dans l'adversité. Un jour ses faits seront racontés à la cour du roi Arthur et Yvain ne veut point partager le sort de Calogrenant.

La superposition du temps des combats et du temps christique – quarante jours – recommande Yvain comme chevalier chrétien, modèle de vertu. D'ailleurs, le fait de libérer les prisonnières des *netuns* (êtres diaboliques), la compagnie du lion (l'un des symboles du Christ), sont d'autres indices de son appartenance à un temps qu'il reconnaît tutélaire.

Le dernier combat d'Yvain – pas tragique, certes – avec le neveu du roi Arthur, se déroule – avec acharnement – jusqu'à la « *nuit obscure* ». Ce n'est pas forcément la longueur d'une journée qui rend la bataille insupportable, mais la violence des coups, l'épuisement, le sang coulé. Gauvain et Yvain partagent *ex aequo* une victoire symbolique, déclarés en égale mesure vaillants et parfaits combattants par le roi Arthur. L'honneur royal est sauvé, tout comme la réputation du protagoniste. Le temps de ce combat s'avère être doux, même s'il a été sanglant.

La réconciliation d'Yvain avec Laudine se déroule toujours par un intermédiaire. Lunette fait jurer sa dame qu'elle va recevoir le chevalier sans reproche et sans haine, en *parfaite amante*, comme dit Chrétien dans les derniers lignes du roman.

Le temps du roman est inégal, composé de séquences d'aventures et d'amour, les deux pôles de tout récit médiéval. Tout ce qui entoure ces deux instances ne paraît qu'accessoire et adjacent. Il y a un temps des fées (dans *Yvain*, les jours du retard, comptés soigneusement par les demoiselles de la Dame de Noroison), un temps merveilleux (le temps de la fontaine), un temps de la contemplation et de l'invisible, un de l'amour, un autre du dialogue amoureux, avec la variante incontournable du monologue intérieur. D'autre part, j'ai identifié le temps royal (d'Arthur, même assoupi ou tout simplement spectateur, et de Guenièvre, bienveillante réceptrice des récits chevaleresques), le temps des fêtes, plutôt officiel et public que religieux, le temps des combats, sanglant et bruyant. Le temps du Chevalier au lion inclut aussi la coupure du temps comptable, par la folie, période sans repères. Même un temps zoologique, tenant compte de l'aide accordée au lion. Le temps intérieur est aussi mesuré par la cadence du deuil, de l'amertume, de la révolte. Le temps de l'*amer*¹² est amer parfois. La souffrance ne fait que certifier l'authenticité du sentiment. La modernité du texte est surprenante, en dépit des inconséquences de l'intrigue, des naïvetés narratives, des récurrences des marques temporelles du discours¹³.

Cette modernité est visible dans le jeu des instances du temps intérieur, dans la distribution des répliques dans les dialogues des protagonistes, dans leurs réactions et dans leurs justifications. L'alternance perpétuelle avec le temps magique ne fait que rappeler au lecteur (post)moderne qu'il se trouve dans l'espace d'un récit du XIIe siècle.

Le temps médiéval semble être beaucoup plus doux que le nôtre. Le transfert du sang s'est opéré dans la rue, dans les hôpitaux, à la télé, les champs de bataille n'existant presque plus. Le temps chrétien de l'Occident actuel est sporadique, festif et/ou funéraire.

¹² Amer, forme du verbe aimer, en ancien français.

¹³ Voir Marie-Louise Ollier, « Le présent du récit. Temporalité et roman en vers » dans *Langue française*, 40/1978, p. 99-112.

La situation du temps intime est encore plus désastreuse, car tout temps strictement personnel est déplacé dans l'espace virtuel, avoué et (in)avouable. Comme des petits Zéus nous avons réussi, apparemment sans effort, à étrangler le temps, l'indomptable.

Pistes bibliographiques :

Dictionnaire du Moyen Âge (sous la direction de Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink), Paris, PUF, 2002, Quadrige

Jacques Le Goff, « Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand » in *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 46-65

Per Nykrog, *Chrétien de Troyes. Romancier discutabile*, Genève, Librairie Droz, 1996

Marie-Louise Ollier, « Le présent du récit. Temporalité et roman en vers » dans *Langue française*, 40/1978, p. 99-112

Chrétien de Troyes, *Romans*, Paris, Librairie Générale Française, La Pochothèque, 1994

Philippe Walter, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Paris, Éditions Imago, 2003

Philippe Walter, *La mémoire du temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris-Genève, Champion – Slatkine, 1989

Philippe Walter, *Canicule. Essai de mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Paris, SEDES, 1988